

Reine et les étoiles

Premier chapitre

Luce Minet

2003

Noms de guerre des personnages principaux

| Noms de guerre | Noms |
|--|------------------------------|
| <i>Anna</i> , fille de Max et Inge: | Sonia Rosenberg |
| <i>Cyrille</i> , frère de Nuhim: | Choura Gutman |
| <i>Estelle</i> , sœur de Max, Serge et Henry: | Sara Rosenberg |
| <i>Fanny</i> , femme de Joseph: | Esther Wolfers |
| <i>Fons</i> : | Suske |
| <i>Henry</i> , frère de Max, Serge et Estelle: | Jacob Rosenberg |
| <i>Inge</i> , femme de Max: | Lola Rosenberg |
| <i>Joseph</i> , mari de Fanny, frère de Michel et de Ruchla: | Simon Wolfers |
| <i>Lili</i> , compagne de Michel: | Rebecca |
| <i>Max</i> , mari de Inge, frère d'Estelle, Serge et Henry: | Mordechai (Mordko) Rosenberg |
| <i>Michel</i> , compagnon de Lili, frère de Joseph et de Ruchla: | David Wolfers |
| <i>Omer</i> : | Denis |
| <i>Ondine</i> : | Nadine |
| <i>Reine</i> : | Jeanine Mataive |
| <i>Serge</i> , frère de Max, Estelle et Henry: | Abraham Rosenberg |

Première partie

La petite reine

Janvier 43

Reine est partie au petit matin, dans l'espoir de rentrer avant la nuit qui tombe trop tôt. Son vélo file sur les pavés de la chaussée de Mons, où le soleil levant projette des ombres interminables.

À part quelques camions, on voit surtout des pelotons d'ouvriers en route vers le travail; ils la sifflent, la hèlent ou la plaisantent et leurs marques d'attention forment une écume qu'elle fend allègrement, car elle roule plus vite qu'eux, tresses au vent. La reine de la petite reine, disait le père. Sur les coteaux escarpés de la vallée mosane, elle l'a suivi en serrant les dents, dès ses douze ans. Elle montait une vieille carne soumoise, lourde et encline à toutes les pannes imaginables, empruntée à sa grand-mère. Le jour de sa première paye, à quinze ans, elle a reçu un fabuleux vélo neuf, à trois vitesses et cadre d'homme. Il l'a accompagnée quand elle a déménagé à Bruxelles, où franchement, "on roule les doigts dans le nez" se plaît-elle à affirmer. Le vélo a pris du service dans la distribution de presse clandestine, dans les renseignements et finalement, chez les partisans armés – les P.A., comme ils disent. C'est un outil de travail idéal. Reine a choisi son nom de guerre sans hésiter; et vu sa taille, on en est vite venu à l'appeler "la petite Reine".

Elle aime se qualifier de "courrière au long cours". Bruxelles-Mons, Bruxelles-Charleroi, elle n'en fait qu'une bouchée. On peut lui confier du léger comme du lourd, elle s'en tire toujours. Le léger va jusqu'à l'impalpable message cadenassé dans sa mémoire; le lourd peut ressembler, comme aujourd'hui, à ce poids supplémentaire qu'elle dissocie du poids habituel du vélo, et qui donne sa valeur à chacun de ses coups de pédale. Les pensées de la courrière peuvent bien voleter de-ci de-là, l'essentiel d'elle-même pédale, colle à ce labeur sans le plus petit recul, la plus petite faille, pénétré de son utilité. Elle roule le long d'un fil d'acier invisible, tendu entre Bruxelles et Mons par la volonté de la tribu; à un bout, on l'envoie, à l'autre, on l'attend, pigeon voyageur au parcours balisé, accompagné dans l'immensité du ciel par des vœux fervents. Pédaler utile, est-il au monde bonheur d'exister plus complet?

Elle chante, dressée en danseuse pour dépasser un des ouvriers à casquette. Mais c'en est un de vingt ans et il accélère, il ne va pas permettre à une gamine de le semer! Il arrive à sa hauteur tandis qu'elle continue à chanter, sans coquetterie, presque malgré elle. Qu'est-ce qu'elle a donc, cette gamine à lunettes, en socquettes et jupe plissée? Il est frappé par sa vitalité; il lui pose la main sur l'épaule, elle se dérobe gentiment, et elle chante toujours!

Il n'a déjà plus envie de lui débiter les somettes ordinaires; de folles déclarations d'amour lui encombrent le gosier. Ils roulent de front deux minutes; il a dépassé l'entrée de l'usine. Il est persuadé que là où elle va, la vie a un autre goût. Elle ne l'encourage pas, elle ne le repousse pas, elle l'observe avec sympathie, mais de très loin; elle se suffit manifestement à elle-même. Quoi qu'il fasse, elle va où elle va, elle existe à fond de train et c'est cruel. Il hésite à croire au destin, il ralentit – trop tard, elle est partie. Il met pied à terre, il lui en veut, il s'en veut, il se traite de cinglé. Et pourtant, non, elle avait quelque chose, il en est sûr.

Mais oui, elle a quelque chose dans le double fond du bac en zinc attaché à l'avant; car elle roule fleurie de rouge. "Je peux t'emprunter des *potées*, Tante?" Tante accepte et demande qu'elle n'oublie pas de les arroser. "Ce n'est que pour la journée " précise Reine. Ça va bien. Sa nièce peut emmener tant qu'elle veut des *potées* en excursion, elle ne va pas se casser la tête pour autant; on n'en finirait plus. Les roses de Noël ont ainsi l'occasion d'admirer les tours du château de Beersel puis les cheminées des hauts fourneaux de Clabecq, qui émeuvent Reine autant qu'une lettre de sa mère. Reine est née et a grandi à Seraing, dans un de ces quartiers organiquement mêlés aux usines. Sitôt entrée dans le paysage

sidérurgique, elle s'y dissout dans une communion totale, comme le sucre dans l'eau. "C'est moi, ici". Elle *est* l'harmonie de rouille et de gris, elle *est* les structures d'acier, les nuées opulentes; elle a l'impression bizarre de voyager en elle-même. Le vélo somnambule musarde.

Reine revient à elle et à la réalité lorsqu'elle entre dans les bois de Ronquières. Le soleil matinal est déjà plus pimpant qu'en décembre, parfois un oiseau s'y laisse prendre et jette, à l'étourdie, un motif printanier vite éteint. En vue d'Écaussinnes, elle fait halte devant une chapelle isolée pour casser la croûte. Elle appuie le vélo contre le mur de briques noircies, sort son pique-nique, hésite un instant sous la morsure du vent qui tourne comme un chien hargneux autour du petit édifice. Elle n'est plus croyante depuis longtemps et n'a reçu qu'une éducation religieuse sommaire. Elle colle le visage contre le judas grillagé de la porte: une statue, quelques prie-dieu, une odeur indéfinissable. Elle entre et une tiédeur soudaine caresse sa peau gercée. Il fait bon, ici. Elle s'assied, détendue et déballe les galettes de leur carré de drap. Des galettes de pomme de terre, confectionnées par Tante Léna selon une recette de guerre fort à la mode. "Il faut les râper *crues*, Madame Léna, *crues*! C'est mille fois meilleur! Et les cuire à la graisse d'oie, non-non, surtout pas au saindoux!" Reine revoit la scène, son amie Estelle le feu aux joues, la voix pressante, essayant de convertir aux recettes de sa famille une Tante Léna plus bête que nature. Le parti-pris d'Estelle pour les siens ne la rend pas odieuse, mais touchante, sans doute parce que pour le reste, elle témoigne d'une réserve et d'une délicatesse peu communes. Elle rebat les oreilles de Tante Léna avec les prouesses de sa mère aux fourneaux et la brave femme ne lui en veut pas. "Vous verrez, Madame Léna – et toi aussi, Reine, tu verras!" Pour l'heure, la famille d'Estelle est dispersée aux quatre vents et il n'y a rien à voir. Plus tard, quand tout sera fini, elles franchiront le seuil de la maison où la famille adorée sera rassemblée en démonstration, au grand complet, elles seront reçues comme des "reines", et elles *verront*.

Tante Léna n'a pas râpé les pommes de terre crues ("des recettes de sauvages!") et faute de matière grasse, n'a pas eu le choix; elle les a cuites au four, à sec, trop heureuse d'avoir pu y incorporer un œuf. Tel quel, c'est un régal.

Sa fringale apaisée, Reine lève la tête et découvre le plafond bleu turquoise, parsemé d'étoiles dorées. D'inoffensives étoiles à cinq branches, peintes avant la guerre, et que les passants pouvaient contempler sans arrière-pensée. Au-dessus de la niche où la Vierge

tend les mains, une banderole déroule ses volutes compliquées: "Maris stella regina coeli" déchiffre Reine, qui traduit: Marie, Estelle, Régine, Céline; sans doute le nom des bonnes femmes qui ont peint ces milliasses d'étoiles. Décidément, tout ici la ramène à sa meilleure amie (Estelle, étoile, ça, elle le sait); elle a bien fait d'entrer.

Estelle est cycliste aussi et leur amitié s'est consolidée grâce aux deux roues. Elles se sont rencontrées dans les activités du service de propagande, l'an dernier. Elles ont milité ensemble, roulé ensemble, discuté à perdre haleine sur le lit de fer dans la mansarde de Reine.

Un jour qu'elles lisaient dans "Partisan" le récit d'une action de représailles des P.A. contre une fabrique de vestes destinées à l'armée allemande, Estelle avait dit: "Finalement, on pourrait utiliser les vélos pour des choses bien plus efficaces..." Dans ses yeux clairs se bousculait une foule de messages, de sentiments, qui troublaient Reine et l'intimidaient. Puis, de but en blanc, l'amie avait disparu. Reine a d'abord craint une arrestation. À force de tarabuster Nadine, la responsable, elle a su qu'il n'en était rien.

N'empêche; c'était triste de guetter en vain, pendant des mois, le coup de sonnette ou le bout de papier amis; triste d'être systématiquement déçue par les filles à vélo dans la ville. "C'est normal, lui disait-on, il faut t'aguerrir." Elle détestait ce mot, elle n'était pas d'accord, elle voulait être triste ou retrouver Estelle.

Elle avait raison puisque fin octobre, aux alentours de son logement, la fille qui ressemblait de loin à Estelle continuait à lui ressembler de près. Joie! Elle venait proposer à Reine de transporter à l'avenir quelque chose de plus efficace et aussitôt, Reine disait oui au tandem de l'amitié et du combat, entrait aux P.A. dans la roue d'Estelle.

Reine s'arrache au ciel étoilé et aux digressions sentimentales; il est temps de repartir. Dehors, les nuages s'amoncellent, le soleil a disparu et les rafales s'amuse à déséquilibrer la voyageuse. Lorsqu'elle atteint le Borinage, les terrils et les corons lui chuchotent en wallon une comptine familière, moins hallucinante que celle des hauts fourneaux, mais bien rassurante quand même. Reine a plus d'une astuce pour déjouer la solitude de la courrière au long cours.

Il est midi au clocher de Nimy quand la première averse crépite sur les pavés. Reine ne prétend pas s'abriter; le vent la séchera. À travers une rafale de pluie qui emperle les verres de ses lunettes, elle cherche à éviter un trou d'eau, au jugé, et coince la roue avant dans un rail de tram. La chute est spectaculaire. Dans ces cas-là, elle

enrage; contre le rail, contre elle-même, contre la *pûne**. Ensuite, peu importe le mal, elle s'inquiète de l'engin et des habits; mais aujourd'hui, avant tout, du bac! Il a valsé trois mètres plus loin, perdu pas mal de terreau, des feuilles et des pétales, et conservé le double fond et son contenu. Reine clopine jusqu'à lui et le serre farouchement contre sa poitrine, entre ses paumes écorchées et boueuses.

C'est le tableau insolite que contemple un vieil homme, sous l'auvent d'une remise. Il crie en patois, puis en français: "Viens! Viens ici!", en ramant largement du bras, comme s'il guidait les manoeuvres d'un chauffeur de poids lourd; et puisqu'elle ne bouge pas, immobile sous la pluie redoublée, il va la quérir par le coude et la ramène à l'abri. Il sauve encore le vélo, qu'il adosse à la bâtisse.

- Mon bac! proteste Reine quand il veut l'en décharger.

- Son bac... dit-il gaiement. Nom de Dieu, toi, son bac.

Il a des yeux pleins de malice et de bienveillance, comme en ont les vieux. Un tremblement parcourt les jambes de Reine, elle n'en peut plus, tout à coup, et elle baisse la garde. Le vieux lui retire le bac et le rentre dans la remise, à petits pas pressés.

- Il ne *peut mal*, va, ton sacré bac. Assieds-toi là.

Elle se retrouve assise sur une caisse, dans la pénombre de la remise, en train de renifler quelques larmes de douleur. Ça brûle et ça pique.

- Ayayaïe, t'en as réussi un beau, de vol plané; regarde-moi ça.

Elle obéit. Elle regarde ses mains déposées naïvement, paumes en haut, au creux de la jupe crottée et mouillée; elle regarde les manches de la veste, dans le même état et plus bas, le genou qui saigne tranquillement, sous une incrustation de gravillons, un beau sang visqueux, couleur cerise, dont elle a toujours été fière. Elle regarde le vieux, sans savoir combien elle a l'air vulnérable et confiante, elle, la courrière en mission: cartouches et P 25.

Il apporte une cuvette d'eau, un chiffon et du savon mou; il lui nettoie les mains et les genoux.

- Le savon noir, c'est bon pour tout, affirme-t-il en lui collant un emplâtre sur la plaie.

Puis:

- Ah, tu ne cries pas, tu es une vaillante.

Elle s'efforce de sourire.

- Le vélo, à *c't'heure*.

Il s'affaire autour du vélo, un coup de marteau, un tour de pince,

* La malchance

pendant que Reine se met debout et boitille tant bien que mal.

- Tu veux repartir, constate-t-il, sans reproche, mais sans conviction.

Tu parles qu'elle veut repartir. Elle a rendez-vous à Dour à deux heures – et pas avec la courrière du commandant, comme les autres fois. Avec le commandant en personne.

- Jamais vu des fleurs pareilles, dit-il en les replaçant sur le cadre. Reine perd illico son air de chaton mouillé quand elle entend cette phrase ambiguë. La pluie a cessé, les pavés brillent sous l'embellie.

- Eh bien, puisque tu veux y aller... dit-il d'un air soucieux.

- Au revoir et merci.

Elle s'éloigne déjà.

- Fais attention à toi, crie-t-il soudain, en ébauchant trois pas en direction de la courrière.

Trois pas dérisoires, impulsifs et sans suite, trois pas de vieux, il en a conscience. Il contemple le terreau répandu et les pétales rouges, collés par la pluie.

- Nom de Dieu, conclut-il, pas content pour un sou.

Plus ça va, moins ça va. La douleur au genou freine de plus en plus l'allure de la courrière. Elle s'acharne, mais ça n'avance pas. Une embarquée manque de la précipiter à nouveau par terre. La chaîne a cassé. Elle la hait. L'idée que le commandant l'attendra en vain la brûle à vif. Bien sûr, un "repêchage" est prévu pour demain, mais jusqu'ici, elle n'a jamais été la cause d'un "repêchage" – c'est-à-dire, cause d'inquiétudes, de complications, de danger peut-être. Elle est persuadée, à présent, que ce mardi est un jour de *pûne*, printemps ou pas. Va pour la *pûne*, elle se sent de taille à relever le défi et à forcer le retour de la chance. Elle frappe à la porte la plus proche; une femme enceinte, des bébés plein les bras et les jupes, l'envoie chez Nestor, à la maison blanche en face. Merci, femme enceinte, d'avoir compris sans un mot dans quel pétrin se trouve le chaton à lunettes; accouche en paix.

Nestor a l'air bien brave, il écoute attentivement, plus qu'attentivement même, avec une concentration pathétique. "Hon-hon" grogne-t-il en montrant son oreille; "Hon-hon", en agitant ses doigts contre ses lèvres. Crève en couches, femme enceinte, de l'avoir envoyée chez le sourd-muet du coin.

- Il est sourd-muet, confirme obligeamment la femme enceinte, qui a mis le temps pour déplacer son ventre et sa progéniture de l'autre côté de la rue. "Mais il est malin et il s'y connaît en mécanique".

Il suffit de montrer le vélo blessé à Nestor pour que son visage s'éclaire; il va, il vient, les outils cliquettent au milieu des "hon-hon" satisfaits. Reine a détaché le bac à fleurs et répond distraitement au

bavardage de la femme enceinte; elle voudrait réfléchir et prendre une décision.

- Hon-hon, intervient Nestor en actionnant le pédalier à la main. ("Ça tourne, c'est réparé").

- Hon-hon, tempère-t-il avec un geste d'impuissance. ("C'est du rafistolé, j'ai fais ce que je pouvais.")

Il soupèse le bac et module un "Hon-hon?" surpris. Reine, imperturbable, le lui enlève et le remet où il faut.

- Il trouve que c'est lourd, dit la femme.

Reine aussi devient sourde et muette.

- Hon-hon, demande encore Nestor, comme elle est prête à partir.

Sa mimique contient tant de sollicitude que Reine l'embrasse sans façons. Sur sa lancée, la voilà obligée d'embrasser la nichée tout entière.

Elle ne va pas bien loin. La chaîne renâcle, le genou encore plus, il est clair qu'elle n'arrivera pas à temps. Elle s'assied sur le talus. Impossible de rentrer à Bruxelles en camion, comme elle en a l'habitude au retour; son chargement le lui interdit. Elle a le choix entre Nestor, la femme ou le vieux. Son instinct lui conseille le vieux. Demi-tour et qui vivra verra. Les paumes suppurent sur le guidon et les élancements du genoux irradiant dans toute la jambe.

L'appentis est ouvert.

- Monsieur? Monsieur?

Elle se glisse à l'intérieur. Sous le plafond bas règnent la pénombre et le silence, ainsi qu'une odeur apaisante de cambouis et de sciure; l'endroit soulève en elle des envies de cache-cache au sein du bric à brac obscur.

Dans le mur du fond, le vieux apparaît à contre-jour, immobile dans l'encadrement d'une porte. Elle s'approche et dit:

- Je n'ai pas où dormir ce soir.

Une courte pause et il réplique:

- Ah, c'est ainsi!

Elle attend la suite, qui ne vient pas.

- Rentre ton vélo, donc, s'impatiente le vieux.

* *

*

À l'arrière de la maison, il y a un potager, sur lequel donne la cuisine. Dans la cuisine, il y a la vieille. Qui remplace le savon noir sur les plaies de Reine par de l'huile de millepertuis; qui lui prête une robe-tablier trop longue, le temps de sécher et broser les vêtements souillés; qui lui installe dans la paille du fenil des draps

propres et habilement rapiécés, sans oublier la chemise de nuit propre et habilement rapiécée; qui réchauffe la soupe et la chicorée. Le tout parsemé d'une multitude de sourires, de "voilà" et de "attends" engageants, selon le rituel employé avec les nourrissons, les grands malades et les extra-terrestres. Durant le repas, le vieux couple discute du train-train ménager sans jamais y associer l'invitée. Ils ont le même air complice et fier, convaincus de lui faire honneur. Ils ne lui ont pas demandé son nom; ils l'appellent "fiye". C'est la trêve miraculeuse, celle dont on rêve sans jamais l'atteindre. Plus de paroles, plus de chausse-trappe à déjouer; les pauvres méninges de Reine osent enfin se relâcher. La pulsation de la blessure lui parvient, émoussée, presque sensuelle, au creux de son engourdissement. Elle a une pensée fugitive pour la tante et l'oncle auxquels elle annonce inmanquablement, les jours de mission, "à ce soir ou à demain" et un sommeil de gosse la terrasse dans son nid de paille. Il la quitte cinq minutes plus tard, semble-t-il, alors qu'il fait déjà grand jour.

Elle se réveille lucide et déterminée, aiguisée à neuf. Le genou tente bien de la tyranniser, mais elle se fie au pronostic de la vieille: "Dans une heure, tu ne le sentiras plus".

Le vieux a équipé le vélo de Reine de sa chaîne à lui. Les cadeaux d'adieu comportent encore du pain, des noix, un flacon d'huile médicinale et une poignée de feuilles de plantain, pour adoucir le contact entre les paumes éraflées et le guidon. Reine leur offre une bouture de rose de Noël qui provoque un chapelet de remerciements.

- On sait ce que c'est; notre fils est en Allemagne, lui confie la vieille au dernier moment.

- Quand tu veux, *fiye*, ajoute le vieux.

Et puisque sa femme le dit avec tant d'anxiété, il s'interdit de répéter: "Fais attention à toi!".

* *
*

Reine s'éloigne au plus vite. Elle travaille déjà à effacer de sa mémoire l'emplacement de la maisonnette; elle changera d'itinéraire à l'avenir, pour ne jamais la revoir. Moins on en sait, moins on en dit à l'heure où les réponses s'obtiennent à l'aide d'outils spécialisés.

Mais elle conserve intact et vivace le souvenir de la bienveillance silencieuse du vieux couple et pour l'heure, débordante de confiance dans l'humanité, elle chante. Dangers courus pour des inconnus, secours rendus par d'autres inconnus, elle est partie prenante de ce

troc hasardeux et passionnant.

Les vieux regagnent leur cuisine, la larme à l'oeil (c'est normal, à leur âge), mais réconfortés par la croyance que là-bas, d'autres font pour leur fils ce qu'ils font pour celle-ci. Eux aussi participent au réseau international d'échanges.

* *
*

À Dour, les rendez-vous ont lieu chez la veuve d'un menuisier. Reine entre dans la cour, à la fois penaude et bien décidée à se défendre. Dans l'atelier, quelqu'un se tient debout, en retrait de la fenêtre. Elle pousse le vélo à l'intérieur et s'empresse de dire:

- J'ai eu un accident hier, chef.

Il la dévisage de ses yeux noirs proéminents. Elle poursuit bravement:

- J'ai coincé dans un rail, et puis la chaîne a cassé. La *pûne*, quoi.

Il paraît tellement stupéfait et contrarié qu'il ne trouve plus ses mots. Les socquettes et les deux longues nattes terminées par des rubans... non, c'est le comble! À la fin, il lâche à mi-voix, pour lui seul:

- C'est insensé. On les prend au berceau, maintenant. Elle sait à peine rouler et on l'envoie pour un trajet pareil. Et dans quel état elle est!

Le sang de Reine lui monte aux joues:

- Camarade, je suis courrière aux P.A. depuis quatre mois, j'ai fait plus de deux mille kilomètres sans pépin. *Fâ-st-arawer**! Ça peut arriver à tout le monde, un accident.

- Pas à quelqu'un qui entretient convenablement sa machine. Dans ton travail, ce vélo est aussi précieux qu'une "pipe", tu devrais le savoir.

Il doit bien avoir la trentaine, son accent français prétentieux est intimidant, mais elle riposte:

- Je connais plusieurs bons P.A. qui se sont retrouvés avec une "pipe" enrayée en pleine action.

- Possible, mais les bons vélos sont plus faciles à se procurer que les "pipes", non?

- J'ai un bon vélo.

Il jette un coup d'oeil dédaigneux à l'engin:

- Un char de l'autre guerre, trois fois trop lourd, un cadre à moitié

* Va au diable!

pourri et la chaîne... tu as pu le constater. Qu'est-ce que tu attends pour en emprunter un neuf?

- On va continuer longtemps sur les vélos, chef? Je pensais que vous vous intéressiez plus aux fleurs.

- Bien.

Elle retire les pots, il range les cartouches et les pièces du revolver dans une boîte à outils. Il s'accroupit à côté du vélo pour l'examiner et quand il se redresse, il se frotte les mains à la manière des gens qui ne sont pas habitués à les salir.

- Tu ferais mieux de rentrer en train.

Il sort un billet de son veston. Elle met les mains derrière son dos.

- Non; je rentre en camion.

- Quel camion?

- N'importe lequel.

- Ah.

Il rempoche le billet, intrigué et moqueur, encore passablement énervé. Elle lui trouve une physionomie antipathique; le nez et le menton trop accusés se portent en avant de manière autoritaire, les yeux larges et saillants se meuvent avec une lenteur provocante.

- On peut savoir ton âge?

- Dix-neuf ans et demi.

- Je t'en donnais quinze. Alors, c'est encore pire.

Il cherche à recouvrer son calme avant de proférer d'une voix égale et concentrée:

- À cause de ce "repêchage", j'ai failli être arrêté; les copains ont loupé une occasion unique et je me suis fait un mouron du diable pour toi, nom d'un chien, pendant vingt-quatre heures.

Reine en est désespérée et furieuse.

- Je sais bien, dit-elle, en le fixant droit dans les yeux. Mais c'est un bon vélo, il n'a jamais fait ça, j'ai même battu des garçons à la course avec. C'est Papa qui l'a choisi.

Elle ne parvient pas à maîtriser le tremblement dans sa voix et lance:

- J'ai eu la *pûne*, hier, ce n'est que ça.

Tant de véhémence surprend le commandant.

- Qu'est-ce que c'est, la *pûne*?

- La *pûne*? Ben, c'est ... la *pûne*, tiens; la merde!

- La poisse.

- La *pûne*, s'obstine-t-elle; je ne saurais pas mieux dire. C'est en liégeois.

- Voilà d'où sort ton drôle d'accent. Alors, en plus d'être belliqueux, les Liégeois sont aussi superstitieux?

- Pourquoi?

- Croire à la Sainte *pûne*, ce n'est pas tellement matérialiste.

- Il faut de la chance pour rester en vie, chef, dit-elle d'un air sentencieux. Ça, c'est matérialiste, et bon à savoir.

Il se sent personnellement visé, inexplicablement; elle en profite pour enfoncer le clou:

- Prenez deux hommes, aussi capables, aussi courageux l'un que l'autre. Dans la même action, un reste dedans et l'autre en sort. Pourquoi?

Un sujet aussi sensible ne manque pas de le troubler.

- Quand il s'agit d'individus, peut-être, concède-t-il. Mais le destin collectif dépend de lois historiques et non du hasard.

Il s'est ressaisi. Elle, sans se démonter, prend la peine de réfléchir et rétorque, avec malice:

- Si vous y allez par là, il a fallu de la chance pour qu'il y ait... je ne sais pas, les gens, les bêtes, tout comme c'est. Y aurait très bien pu ne rien y avoir du tout.

- Une vraie sauvage! Il serait temps de commencer ta formation.

La formation philosophique de Reine a commencé il y a très longtemps, lorsqu'elle a été confrontée à la réalité suivante: son Papa à elle a échappé à l'éboulement et le Papa d'Aline, sa cousine chérie, a été broyé par la roche. Malgré son courage, malgré celui des sauveteurs. Dans sa tête, s'est mis à bourdonner un essaim de "pourquoi?", qu'elle a lâché sur ses proches. Un lui a répondu: "C'est le petit Jésus", un autre: "C'est comme ça" ou: "C'est la *pûne*", et à la fin, tous: "Mais tais-toi un peu". Seul son père ne l'a pas rabrouée. Au cours des années, il lui a appris qu'il faut savoir reconnaître et apprécier sa chance: "On a la chance d'être ensemble. Pense un peu si je n'avais pas rencontré Maman, si on ne vous avait pas eus, toi et tes frères?" Il estimait que les Soviétiques avaient eu une chance de pendus de réussir la révolution d'octobre. "Des fois, il n'y a qu'une chance sur un million, eh bien, tu essayes quand même, ce ne serait pas la première fois que ça marcherait". Ensuite, si la dernière chance vous échappe, il ne faut pas en faire un plat. C'est comme ça, pour chacun.

- À mon idée, conclut Reine, quand on sait qu'il y a la chance, on ne se croit pas si important et on cherche le bon côté des choses.

- Inch allah; amen.

Il comprend qu'elle n'en démordra pas et il oriente la conversation sur l'accident, qu'elle lui mime en riant. Puis viennent les instructions, le bol de malt offert par la logeuse, et la dernière question:

- Es-tu toujours aussi contrariante?

Elle doit bien s'avouer que non, elle est d'une nature assez conciliante.

- C'est vous qui me poussez à contredire, chef, hasarde-t-elle avec une moue comique.

- Reine, je m'appelle Cyrille et pas chef, et tu pourrais aussi me tutoyer. Tu vouvoies les camarades?

- Non, chef. C'est à cause de votre accent.

Il reste interdit et elle enchaîne:

- Encore une chose... à propos de la chance: le métier de P.A., c'est comme le métier de mineur. On part chaque fois sans être sûr de revenir.

Elle lui donne quand même un "Au revoir, Cyrille".

Le commandant est tout retourné par cette histoire de métier. Pourquoi a-t-elle dit cela? C'est très important pour lui, les mineurs. Il est ingénieur des mines.

* *
*

Au retour, elle a reçu l'hospitalité de trois camions. Les chauffeurs ont évidemment engagé la conversation sur ses plaies et bosses, mais avant qu'ils n'abordent le comment et le pourquoi, elle les a aiguillés sur le chapitre des accidents où ils se sont montrés intarissables. Elle s'est même offert le luxe d'un débat sur la chance avec le plus malin des trois.

Elle se débrouille bien avec les hommes. Elle les met à l'aise par son entrain, son humour, son sens pratique; elle trouve un sujet de conversation qui les intéresse, bannit les silences nigauds et les ricanements gênés de telle sorte que chacun peut déchiffrer sur son front l'étiquette "brave gosse". Elle a aussi appris à ne pas se montrer trop réfléchie, trop expérimentée pour son âge; ça les intrigue et curieusement, donne des idées à certains.

Quant aux garçons, elle connaît à fond leur mode d'emploi; ce n'est pas pour rien qu'elle a suivi ses frères et leur bande de garnements. Le rituel du flirt l'amuse sans la surprendre; elle a eu sa part de béguins, réciproques ou non, et s'imagine même avoir été follement amoureuse, vers seize ans, d'un cousin beaucoup plus âgé, un homme quasi. Il ne s'en est jamais douté et elle, peu douée pour les idylles platoniques, ne sait même plus quand elle s'est guérie de lui.

Le dernier camionneur (un jeune butor qui s'évertue à l'impressionner au volant) la dépose à Ruysbroek.

-Ça ira? Sûr?

- Certain, dit-elle; encore merci.

Âïe! Descendre de la cabine lui a déjà fait un mal du diable, mais elle redoute les apitoiements du chauffeur, un genre de Saint Bernard plutôt collant.

- Dans dix minutes, j'y suis, ment-elle encore.

Dix minutes, c'est pour lui brouiller la piste et se donner du courage, à elle. Trois coups de klaxon et le bahut démarre. On dirait qu'il emporte avec lui le restant d'énergie de la courrière. La nuit arrive et il pleut à nouveau. Reine se sent abandonnée, raide et glacée, mouillée jusqu'au tréfonds. Quand elle se remet en selle pour les derniers kilomètres, le genou ankylosé lui impose un supplice chinois; d'ailleurs, elle a mal partout, à présent.

Des larmes d'épuisement se mêlent aux gouttes de pluie sur son visage; elle happe l'air par à-coups comme pour amorcer des sanglots et se torche le nez du revers de la main. "Rentrer à la maison, rentrer à la maison", ce serait bon de le chialer à haute voix, en mélopée interminable. Rentrer à la maison-on-on. À mesure qu'elle se rapproche du but, la nostalgie du père et de la mère, de la maison et du quartier natal lui serre la gorge. Rentrer à la maison, "pour de vrai", à Seraing, ce serait d'abord passer une certaine frontière, invisible pour le commun des mortels, mais indiscutable pour les habitants de son quartier, et se faire accueillir au-delà par une kyrielle de "*Mon Dieu, Reine, qu'est-ce que t'as fait?*", curieux et compatissants. Elle se redresserait, sourirait sans s'arrêter, franchirait encore quelques autres frontières internes avant de raconter son affaire aux voisins les plus proches, au sein des derniers cercles concentriques entourant La Maison. Elle raconterait sans se plaindre et chacun la plaindrait car dans le coron "quand tu as mal au petit doigt, tout le monde a mal avec toi". Elle entrerait chez elle, la maisonnée refermerait sur elle les plus bienveillants des "*Mon Dieu, Reine, qu'est-ce que t'as fait?*" et la douleur s'envolerait. Ils en riraient ensemble.

Elle traverse Anderlecht dans l'indifférence; sa petite silhouette anonyme parcourt la rue des Goujons, sa rue, sans aucun remous. Au numéro 15, elle gare le vélo au sous-sol et grimpe les escaliers, une marche à la fois, jusqu'au deuxième où l'attend le visage désolé de Tante Léna. Le spectacle du monde désole Tante Léna depuis sa naissance. À part ça, c'est une bonne âme qui héberge depuis un an et demi sa drôle de nièce rescapée de la rafle de juin 41 à Liège. Reine était membre des "Amis de l'Union Soviétique". Quand les visiteurs de l'aube ont houspillé la porte de sa maison, elle s'est

échappée par la lucarne du grenier car elle était heureusement aussi membre de "l'Espoir", un club de gymnastique très à la page.

Tante Léna ne dit pas: "*Mon Dieu*, Reine, qu'est-ce que tu as fait?" elle se contente de:

- *Mon Dieu*, m' feye, te v'là encore bien arrangée; mets tes affaires devant le feu. As-tu au moins des bas de rechange?

- Oui, Tante; merci, Tante.

Tante Léna ne pose jamais de grosses questions. Par exemple: qu'as-tu fais dehors toute la journée? Où as-tu dormi? D'où viennent ces timbres de ravitaillement? Qui sont ces garçons? Elle se cramponne aux petites questions ("As-tu mangé aujourd'hui?") et ma foi, réussit à créer dans son deux-pièces une sorte de no man's land protégé. Cependant, elle a beau ressembler à la maman de Reine, c'est en pure perte – même quand elle dort, elle garde son expression dolente qui modifie radicalement leurs traits communs. La mère de Reine est gaie et porte des rides de gaieté.

Tante Léna se tient les joues à deux mains et couvre sa nièce d'un regard consterné.

- C'est quand même malheureux...

Ce qui oblige Reine à prétendre qu'elle ne sent plus rien. Elles soupent sans attendre l'oncle qui travaille jusqu'à dix heures ce soir. Car dans la maison qui n'est pas la maison, il y a aussi l'oncle Edgard, mais on l'y voit peu, à cause des trois pauses de son emploi de cheminot à la gare de marchandises; et à cause d'autres raisons aussi, probablement. L'oncle ne pose ni grosses ni petites questions, il devine beaucoup de choses et ne se soucie pas du reste; c'est un taiseux, un calme. Reine ne le connaît qu'ainsi.

Reine a regagné le lit de fer dans la mansarde sans feu. Elle pédale au ralenti sur la brique chaude, emballée de papier journal, qui lui sert de bouillotte. Les péripéties des deux jours se remettent à tourner dans son esprit, en quête de l'issue des confidences. Elle voudrait tant partager son lit avec un corps familial, petit frère ou cousine, rabattre les couvertures sur leurs têtes rapprochées et chuchoter sans fin, étouffer des fous rires qui se communiquent au sommier et vous laissent le ventre noué et l'haleine courte pendant que dans l'ombre, sur l'autre lit à un mètre du vôtre, les grands-parents durs d'oreille continuent d'exhaler leurs barbotements paisibles.

Quand retrouvera-t-elle le confort d'une chambre à coucher bien lestée de dormeurs, au cœur d'un petit logis chargé d'habitants jusqu'à la gueule, parents, grands-parents, enfants, de la cuisine jusqu'aux combles, nichée entre les logis voisins au chargement

semblable? Dormir au creux de la chaude multitude est vraiment dormir; se dissoudre dans le grand tout protecteur.

La brique a fini par communiquer sa chaleur à Reine; les feuilles de journal sur-chauffées dégagent une odeur d'encens qui l'apaise. Sagement, elle s'interdit de poursuivre sur le chemin des regrets. Le père est prisonnier en Allemagne, les deux grands frères sont réfractaires au travail obligatoire et se cachent, la mère vit seule avec le plus petit et le grand père. À chacun de supporter son sort. À la réflexion, Reine n'est pas si mal lotie auprès de l'oncle et de la tante, avec une amie comme Estelle.

Si au moins, elles pouvaient habiter ensemble... Reine déteste la césure entre les périodes d'action si riches de liens et les périodes de relâche où elle est laissée à elle-même. Seule dans la mansarde, elle a parfois l'impression de n'exister pour personne. Tante Léna sait si peu d'elle! Heureusement, il y a les rendez-vous presque chaque jour avec Estelle ou Fanny, la responsable des courrières.

Comment s'y prend donc Estelle pour vivre seule, coupée du cercle de famille bien-aimé? Il faudrait se décider à lui poser la question, elles sont devenues assez intimes pour en parler.

Estelle a des yeux d'un gris lumineux, très clair, argenté comme l'envers des feuilles de saule, un gris que les cils presque noirs et le liséré foncé autour de l'iris mettent encore en valeur. Reine n'en a jamais vu de pareils. Comme le ton du chef est arrogant! Pauvre "hon-hon", le sourd-muet... Quel calme sous le plafond bleu de la petite chapelle. Les épisodes de la mission de Reine ont cessé de tourbillonner dans sa tête et commencent à se déposer, pêle-mêle, dans le fond de sa conscience.

Tante Léna possède une tour Eiffel miniature sous un globe de verre pas plus gros qu'une pomme. Il suffit de le secouer pour déclencher une tempête de flocons; il neige longuement sur la tour Eiffel jusqu'à ce que le dernier flocon se couche à ses pieds et que le ciel de verre redevienne pur. Voilà que les étoiles du plafond de la chapelle s'en détachent une à une et se mettent à descendre mollement vers le lit de fer. Elles ne sont plus dorées, mais argentées et soulignées de noir sur le pourtour. Elles descendent avec des hésitations et des virevoltes, il en vient et il en vient, à vous donner le vertige. Reine cligne des yeux, une étoile atterrit sur sa paupière droite, une autre sur la gauche. Sans transition, elle se retrouve dans l'atelier de couture de sa marraine de Spa, face au grand miroir où elle découvre qu'elle a les yeux d'Estelle au lieu des siens.

- C'est très gentil de sa part, explique-t-elle à sa marraine, mais ils lui vont mieux qu'à moi. Et puis, avec ceux-là, comment veux-tu que je

recouse des petits boutons en wallon?